

PURIFICATION DU MERCURE. 585

ger qui peut résulter de l'usage de certains Etains dans lesquels M. Magraf a démontré si évidemment la présence de l'Arfenic. (Voyez la Matière Médicale, tom. 1. art. Etain, pag. 143 & suiv.)

PURIFICATION DU MERCURE.

Argenti vivi Purificatio.

Distillez le Mercure dans une Cornue. Lavez ensuite ce Mercure qui aura passé dans le Récipient avec de l'Eau, dans laquelle vous aurez fait dissoudre du Sel, ou bien avec du Vinaigre.

R E M A R Q U E.

Il y a d'autres méthodes employées pour purifier le Mercure, & qu'on croit plus convenables pour produire cet effet. Celle qu'on regarde comme la meilleure, est d'obtenir par la distillation le Mercure qui est contenu dans le Cinnabre: (on donnera plus bas le procédé destiné à obtenir ce dernier;) on le mêle pour cet effet avec la Chaux ou avec la Limaille de Fer. Le procédé décrit dans le texte, est le plus aisé, & peut en même temps dégager suffisamment le Mercure des matières hétérogènes qu'il peut contenir. (1)

(1) Le Mercure est de toutes les substances Métalliques, celle dont on a fait le plus d'usage, & sur laquelle les Chymistes, les Médecins, les Charlatans, les Empyriques, se sont le plus exercés. Comme ce Métal, (car quelques-uns lui donnent ce nom) fournit dans plusieurs maladies, & surtout contre le virus vénérien, le remède le plus assuré, il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à le tourner de toutes les manières possibles. Les véritables Mé-

decins Chymistes, dans la vue d'être utiles à l'humanité; les Alchymistes dans l'espoir futile de ce grand œuvre qui ne peut qu'enrichir les frippons adroits, & qui a ruiné, & ruinera encore tant de dupes; enfin les Charlatans, auxquels la crédulité des sots de tous les états & de tous les siècles, forme un fond assuré qui ne leur manquera jamais; mais quelques pussent être les vues qu'on s'est proposées dans les différens travaux qu'on a entre-

pris sur le *Mercur*e, il a toujours été nécessaire de faire un premier pas avant que d'employer cette substance métallique, sur-tout pour les usages de la Médecine, soit qu'on déguisât sa nature par différens travaux, ou par diverses combinaisons, soit qu'on la fit servir sous la forme qui lui est naturelle. On n'a pas été en effet longtems sans s'apercevoir que le *Mercur*e étoit fort sujet à se trouver mêlé avec différentes substances qui lui ôtent le degré de pureté qu'il doit avoir. L'air seul y dépose souvent une poussière abondante formée du débris des corps ambiants de différentes espèces, & dont ce métal se charge d'autant plus aisément, que les molécules qui forment son aggrégation, laissent plusieurs interstices faciles à pénétrer: mais il est une altération d'un autre genre, beaucoup plus importante, & qui est due presque toujours à la fraude. Très-souvent ceux qui vendent le *Mercur*e, l'altèrent par différens métaux, tels que le Plomb, le Bismuth, &c. La facilité avec laquelle ces derniers contractent avec le *Mercur*e l'union connue sous le nom d'*Amalgame*, rend cette altération très-commune. C'est pour débarrasser le *Mercur*e de ces différens corps qui lui sont étrangers, qu'on a imaginé plusieurs moyens par lesquels on parvient à lui redonner sa pureté primitive. En général on fait qu'on doit se défier d'un *Mercur*e qui n'a pas toute la fluidité qu'on fait être propre à cette substance; (*) qui

versé dans un vase net & sec, ne se forme pas en globules ronds, mais au contraire dont les différentes petites masses paroissent applaties; enfin dont le brillant métallique, qui doit être assez semblable à l'argent, est terne, ou brun, ou comme noir; & qui au lieu de laisser les doigts secs, leur communique cette dernière couleur. Dans ce dernier cas, il est clair que le *Mercur*e est altéré par le mélange d'autres métaux ajoutés pour en augmenter la quantité, & il n'y a alors que la distillation, dont nous parlerons dans un instant, qui puisse l'en priver. Mais dans le cas où c'est la poussière seule, ou quelque substance non métallique, qui altère son brillant, & qu'il n'est point d'ailleurs mêlé avec des matières terreuses, on peut se contenter de le faire passer deux ou trois fois à travers une peau de chamois. Cette petite manœuvre est trop commune pour nous y arrêter. On fait qu'il n'y a que le *Mercur*e seul qui passe à travers les pores de cette peau, & que les ordures qu'il peut contenir restent en arrière; on peut aussi, suivant le conseil de M. Wallerius, laver le *Mercur*e avec l'Esprit-de-Vin rectifié, ou employer une dissolution de savon, ou bien une lessive âcre, pour lui ôter les parties graisseuses dont il est quelquefois chargé: on le lave ensuite dans l'eau, on fait écouler cette eau par le moyen d'un linge net, & l'on finit par passer le *Mercur*e par le chamois: mais ces moyens sont sans effet, lorsque le *Mercur*e

(*) Voyez la Matière Médicale, tom. 1, pag. 208.

est altéré par l'alliage d'autres substances métalliques. Tel est, par exemple, le Plomb qui passe à la faveur du *Mercur*e, à travers le chamois, lorsqu'il n'y a qu'une petite quantité de ce métal uni au *Mercur*e. Il n'est pas même nécessaire, comme quelques Chymistes l'ont dit, que ce Plomb soit uni au Bismuth: c'est ce dont nous nous sommes assurés en amalgamant une petite quantité de Plomb au *Mercur*e que nous avons fait passer dans cet état au travers d'une peau de chamois. Il est cependant vrai en même temps que le Bismuth rend l'antimoine plus coulant, & lui donne plus de facilité à traverser cette peau. Un des moyens employés pour débarrasser le *Mercur*e de l'alliage des substances métalliques, est, ainsi que le recommande notre texte, d'y faire passer à plusieurs reprises du Vinaigre, soit simple, soit distillé, auquel on ajoute du Sel Marin. On triture le tout dans un mortier de verre: on décante & on réitère la même manœuvre, jusqu'à ce que le Vinaigre sorte pur, & qu'on s'aperçoive que le *Mercur*e ne conserve plus d'alliage. On le lave alors dans l'eau, comme nous l'avons déjà dit. Nous avons éprouvé que le Vinaigre enlevait effectivement une grande partie du Plomb qu'on a mêlé avec du *Mercur*e. Ce Vinaigre se trouve réellement chargé du premier de ces métaux, & nous l'avons précipité sous la couleur noire qui lui est propre, en employant une dissolution de foie de soufre: mais 1.^o il est difficile par

cette lotion d'enlever exactement toutes les parties de Plomb que peut contenir le *Mercur*e; au moins, on ne peut jamais en être assuré. 2.^o Le Vinaigre n'agit point, ou du moins très-foiblement sur les autres substances métalliques qui altèrent le *Mercur*e, telles que le Bismuth, l'Étain, &c. il ne peut donc l'en dépouiller. C'est par conséquent avec raison que tous les Chymistes conviennent que pour purifier un *Mercur*e qu'on soupçonne contenir des substances métalliques, il faut avoir recours à la distillation. Il en est de même, lorsqu'il est mêlé avec des substances terreuses qu'on ne peut jamais lui faire abandonner exactement que par ce moyen. On sait que dans cette opération le *Mercur*e plus volatil que les substances qui lui sont jointes, monte sous la forme de vapeurs, & qu'il y a par conséquent deux points essentiels à observer. Le premier, est de donner un degré de chaleur assez considérable, pour que cette substance minérale puisse, en prenant cette forme, s'élever au point qui lui est nécessaire, pour se rendre dans le vaisseau destiné à le recevoir. Le second, est de disposer l'appareil de façon que les vapeurs mercurielles rencontrent un fluide aqueux, & capable, en les condensant, de faire reprendre au *Mercur*e l'apparence métallique qui lui est propre. C'est dans cette vue qu'on se sert d'une cornue de verre, ou mieux encore d'une cornue de grès, qu'on peut même luter pour plus grande sûreté. On adapte à son

col un bâlon qui doit être rempli d'eau aux trois quarts. On a soin en même temps que le bec de la cornue soit plongé dans l'eau du bâlon, à la moitié de son ouverture. On allume alors le feu dans le fourneau dans lequel on a posé la cornue; on a soin de l'augmenter, & de le pousser même assez fort sur la fin; le *Mercur*e passe en vapeurs, & vient se condenser dans l'eau, au fond de laquelle il se ramasse en globules. Quand on voit qu'il ne s'élève plus de vapeurs, & qu'il ne tombe plus de globules, on est assuré que tout le *Mercur*e est passé. On retire alors le bâlon, on en fait écouler l'eau, on verse ensuite ce qui peut en rester avec le *Mercur*e dans une terrine, & on achève d'en débarrasser ce dernier en le passant à travers un linge net & sec, & ensuite à travers le chamois: on trouve au fond de la cornue les parties métalliques ou terreuses réduites en chaux. Les lotions dans le Vinaigre, que notre Texte prescrit, ainsi que la plupart des Dispensaires, paroissent assez inutiles, lorsqu'on a distillé ainsi le *Mercur*e, & il est aisé d'en sentir la raison.

La méthode adoptée le plus généralement par tous les Chymistes, & en même temps la plus sûre pour obtenir le *Mercur*e dans le plus grand degré de pureté, est de le retirer des substances dans lesquelles ce corps métallique se trouve combiné, soit que ces substances soient sulfureuses, soit qu'elles soient salines. Cette opération est connue sous le nom de *révivifica-*

tion, parcequ'on redonne pour ainsi dire, la *vie* au *Mercur*e, en le dégageant des corps qui le fixoient, & l'empêchoient de paroître sous la forme métallique qui lui est naturelle. Nous ne parlerons pas dans cet article de la *révivification* du *Mercur*e, qu'on exécute en le séparant des acides qui lui procuroient l'état salin, tel que la combinaison de cette substance métallique avec l'Esprit de Sel, combinaison connue sous le nom de *Sublimé Corrosif*, quoiqu'on regarde le *Mercur*e *révivifié* de ce sel comme le plus pur. Nous nous bornons à ne parler que du procédé par lequel on *révivifie* le *Mercur*e, en le séparant du Soufre avec lequel il formoit ce qu'on connoît sous le nom de *Cinnabre*. Le choix de cette dernière substance n'est pas indifférent. On peut consulter ce que nous avons dit dans la *Matière Médicale*, (pag. 130 & 131.) Nous y donnons les raisons qui nous paroissent devoir faire préférer l'usage du *Cinnabre Faïtice* au *Cinnabre Naturel*. Nous ajouterons ici qu'on fait que le *Cinnabre* que l'on achète chez les Droguistes, se trouve quelquefois mêlé avec du *Minium*, qu'on ajoute pour en augmenter le poids. On conseille ordinairement, lorsqu'on a lieu de soupçonner cette fraude, de faire sublimer ce minéral, avant que d'en retirer le *Mercur*e par la distillation. Il paroît cependant qu'on a peu à craindre que cette chaux de Plomb s'élève avec le *Mercur*e quand on *révivifie* ce dernier. Pour opérer la séparation du *Mercur*e d'avec

d'avec le Soufre qui le lie, & le fixe dans le Cinnabre; il est nécessaire d'ajouter un interméde capable de s'emparer du Soufre, & de permettre au *Mercur*e de s'élever à l'aide de la chaleur. On a coutume d'employer à cet effet des substances alcalines ou terreuses. On connoît l'affinité qu'elles ont avec le Soufre dont elles s'emparent avec facilité. C'est pour cette raison que dans l'exploitation de la fameuse mine de *Mercur*e qu'on trouve à Almaden, situé dans la Manche, province d'Espagne, on ne se sert d'aucun interméde. Les matières pierreuses & terreuses dont cette mine est enveloppée, étant suffisantes pour absorber le Soufre du Cinnabre, suivant la remarque de feu M. de Jussieu, qui a décrit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, (ann. 1719.) la disposition des fourneaux, des récipients, & tout l'appareil qui sert à exploiter cette riche mine. On y voit que par la disposition ingénieuse d'une longue file d'Aludels de terre placées sur une terrasse, & qui vont se rendre à un bâtiment destiné à servir de récipient, on retire par une seule journée jusqu'à 25 ou 30 quintaux de *Mercur*e coulant, & quelquefois davantage. Mais les substances alcalines ou terreuses ne sont pas les seules capables de servir d'interméde. La plus grande partie des métaux ont avec le Soufre une plus grande affinité que ce dernier n'en a avec le *Mercur*e. Parmi les métaux, le Fer qui contient une grande quan-

tité de phlogistique propre à former union avec le Soufre, & qui d'ailleurs ne contracte aucune union avec le *Mercur*e, est un des intermédes qui réussit: Hoffman rapporte une expérience (*) faite pour prouver la préférence qu'on doit donner à ce métal sur la Chaux & les alkalis: il tritura ℥vj. de *Mercur*e coulant avec ℥x. de Sel de Tartre, jusqu'à ce que les globules du *Mercur*e eussent disparu, il mit le tout dans une cornue, & l'échauffa jusqu'à donner un feu très-fort sur la fin, il ne put obtenir que ℥iv. de *Mercur*e. L'opération de la Révivification du *Mercur*e s'exécute à-peu près comme celle que nous venons de décrire pour la distillation simple. On prend p. œ. de Cinnabre & de Limaille de Fer sans rouille, on les mêle bien ensemble, après avoir pulvérisé le Cinnabre, & on en remplit, aux deux tiers environ, une cornue de grès, à laquelle on adapte un récipient plein d'eau, comme nous l'avons déjà dit: on augmente peu à peu le feu qu'on donne très-fort sur la fin; on retire ensuite le *Mercur*e. Le résidu de cette distillation est une espèce de Safran de Mars semblable à celui qu'on prépare avec le Soufre. Lorsqu'on emploie des substances terreuses telles que la Chaux, les proportions sont un peu différentes. On met trois parties de cette dernière sur une de Cinnabre, & on procède de même. Le *Mercur*e ainsi révivifié, n'a pas besoin des lotions dans le Vinaigre & l'eau

(*) De Cinnabari Antimonii, cap. 8. Oper. Supplem. Pars. 2.

salée. On peut seulement le passer au travers du chamois, s'il est altéré par la poussière qui a pu y entrer. Il est encore plus inutile de suivre un prétendu procédé de Philalethe, par lequel on redistille trois à quatre fois le *Mercur*e après l'avoir lavé autant de fois dans le Vinaigre, & l'on finit par le faire bouillir dans le Vinaigre distillé. On le purge, dit-on, par ce moyen des parties arsenicales, caustiques, qui causent la salivation. Ce raisonnement aussi futile que la manipulation est embarrassante, ne mérite pas qu'on s'y arrête.

On fait que le *Mercur*e fut regardé longtemps comme un poison par les anciens Médecins, dont plusieurs ne s'en servoient jamais. Galien entre autres dit qu'il n'en a fait aucun usage, ni à l'extérieur, ni intérieurement. (*) Il paroît en même temps par un passage de Dioscoride, que c'étoit moins une qualité délétaire qu'ils craignoient dans le *Mercur*e, sur-tout à l'intérieur, que les ravages qu'ils s'imaginoient que cette substance pouvoit faire par son poids. (**) Les Arabes furent les premiers qui redoutant moins le venin du *Mercur*e, l'employèrent au moins à l'extérieur, pour guérir plusieurs maladies cutanées. Cet usage qui fut suivi d'heureux succès, engagea depuis les Médecins à avoir recours à ce minéral, lorsque le virus vé-

nérien parut pour la première fois en Europe, (***) l'analogie conduisit dans ce traitement. En effet, les principaux symptômes qui se firent remarquer dans les premiers temps de cette maladie funeste, tels que les ulcères livides, pustuleux, rongeurs, &c. qui attaquoient différentes parties du corps, l'alopecie, la chute des ongles, les élévations dures & cailleuses qu'on observoit sur la peau, & qui lui donnoient le caractère de l'Elephantiasis, enfin plusieurs autres accidens de cette espèce qui la rapprochoient de ces maladies rebelles cutanées, contre lesquelles on trouvoit souvent un soulagement marqué dans le *Mercur*e, ne devoient-ils pas conduire à employer le même remède dans une maladie contre laquelle tous les secours connus devenoient impuissans? L'expérience de plus de deux siècles a suffisamment prouvé qu'on ne s'étoit pas trompé dans l'espérance qu'on avoit conçue du *Mercur*e. Elle a même convaincu les plus incrédules que cette substance étoit le véritable, & même le seul antidote, (du moins dans nos climats), qu'on pût opposer au virus vénérien. Dans les premiers temps de l'usage du *Mercur*e, on s'en tint uniquement à imiter les Médecins Arabes, qui ne l'employoient qu'à l'extérieur. Le défaut de méthode, & les erreurs des Empyriques,

(*) De *Simplic. Medicament. facultat.* 1, 9, cap. 3.

(**) *Potum (Mercurium) vim perniciosam habet: suo enim pondere interna exist.* Dioscor. de *Materia Medica*, lib. 5, cap. 70, pag. 673, Edit. Valgris.

(***) Astruc, de *Morbis Venereis*, lib. 2, cap. 7.

comme le remarque M. Astruc, (*) rendirent souvent ces applications dangereuses. Au lieu de chercher la véritable manière d'administrer le *Mercur*e sous cette forme, on tenta de donner à ce minéral différentes préparations. Nous en parlerons dans la suite de ce chapitre. Presque dans le même temps, quelques Médecins mirent en usage le *Mercur*e crud, qu'ils donnèrent intérieurement. Il est vrai qu'ils le joignirent à des purgatifs, & à quelques substances volatiles, telles que le Musc & l'Ambre. On en forma des pilules connues sous le nom de *Pilules de Barberouffe*, parcequ'on prétendoit que cet ancien Pyrate, devenu Souverain d'Alger, avoit été guéri par leur moyen, du mal que ses débauches fréquentes lui avoient fait contracter. (**) Nous aurons occasion de parler des pilules faites à cette imitation, lorsque nous serons au Chapitre qui concerne cette espèce de médicament.

L'usage que la Maladie vénérienne avoit obligé de faire du *Mercur*e, les succès qu'on en avoit obtenus, avoient enfin familiarisé, pour ainsi dire, les Médecins avec cette substance minérale. Le hasard avoit en même temps fait observer que ceux qui avoient avalé du *Mercur*e coulant, n'en avoient ressenti

aucune incommodité, & qu'ils l'avoient rendu par les selles tel qu'il l'avoient pris. (***) Ce qu'on remarqua, ou qu'on crut remarquer, que le *Mercur*e crud étoit l'ennemi des vers, qu'il faisoit mourir, porta à en faire usage dans ce cas. Nous apprenons de Matthioli, (****) qu'Antoine Musa, fameux Médecin de Ferrare, plus connu encore sous le nom de Brassavolus, (*****) donnoit avec succès le *Mercur*e crud contre les vers des Enfans & des Adultes. Cet exemple a été suivi dans la suite, & nous verrons dans un moment une autre manière d'employer le *Mercur*e crud pour détruire ces insectes. On ne borna pas à cette qualité, l'efficacité du *Mercur*e crud. La facilité avec laquelle on avoit remarqué que ce corps métallique parcourroit souvent le trajet du canal intestinal, fit penser qu'il étoit capable de surmonter par son poids les obstacles qui se forment dans les replis de ce conduit, & d'ouvrir la voie aux matières qui s'y trouvent arrêtées. Quelques succès heureux que parut avoir cette méthode, engagèrent à l'employer dans cette cruelle Maladie connue sous le nom d'*affection* ou de *Passion iliaque*, & vulgairement sous celui de *Misère*. On fait qu'alors le vomisse-

(*) *Ibid.* lib. 2. cap. 7.

(**) *Ibid.* Lib. 2. cap. 7. pag. 167. & tom. 2. lib. 5. pag. 671.

(***) Voyez la 10. Epigramme d'Ausonius, in *Eumpinam Adulteram*, qui commence par ce vers:

Toxica Zelotipo, dedit uxor mæcha marito.

(****) Andr. Matthioli. *Comment.* in lib. 5. Dioscoridis. cap. 70.

(*****) Mort vers 1570.

Cccc ij

ment continuel, même des matières fécales, accompagné de foibles, d'anxiétés, de Lypothimie, &c. dans le temps que rien ne passe par l'anus, annonce assez & la difficulté de surmonter cet obstacle de quelque nature qu'il soit, & le danger pressant qui menace le malade, jusqu'à ce que la communication soit rétablie entre l'estomac & le rectum. Un corps qui par sa fluidité peut s'insinuer aisément dans tous les replis, & qui est capable en même temps de déterminer par son poids les matières de céder à l'impulsion qu'il leur donne, ne paroît-il pas remplir les vues qu'on doit se proposer, surtout dans un cas où les autres remèdes sont souvent inutiles? Plusieurs observations (*) ont paru confirmer ce raisonnement: nous nous bornerons à en citer un petit nombre. Hoffman (**) appelé auprès d'une femme qui portoit depuis long-temps une hernie, & étoit attaquée de vomissemens, douleurs vives dans tout l'abdomen, & de autres accidens de la Passion Iliaque, lui fit prendre du *Mercuré crud* dans un bouillon gras, & de l'huile ensuite: le vomissement s'arrêta, cinq heures après le ventre s'ouvrit, & elle rendit une matière muqueuse grise, mêlée de globules de *Mercuré*. Les lavemens entrai-

nèrent encore pendant plus de deux semaines, des matières mêlées de ce minéral. Noël Falconet, pere de celui dont tous les gens de Lettres regrettent encore la perte, rapporte (***) qu'une Dame de la plus grande qualité, à la fin du neuvième mois de sa grossesse, vomissoit depuis deux jours sans aller à la garderobe: les potions & les lavemens de toute espèce étoient inutiles. Il lui fit prendre en deux fois ℥ xj. de *Mercuré crud*, qui firent cesser le vomissement, le ventre s'ouvrit, & les autres secours qu'on pratiqua lui firent recouvrir la santé. M. de Haen, célèbre Médecin de Vienne en Autriche, en publiant ses observations sur la maladie dont nous parlons, (****) en rapporte plusieurs dans lesquelles les avantages qu'il a retirés du *Mercuré crud*, lui font penser que c'est un remède de la plus grande efficacité. Il donnoit ℥ ij. iij. & même plus de ce minéral dans l'huile d'Amande, il répétoit ces doses à différentes reprises; il a toujours vu le vomissement s'arrêter, le ventre s'ouvrir. Les lavemens entraînoient encore pendant plusieurs jours des globules de *Mercuré*, mais les principaux accidens étoient cessés avant que ce minéral fût entièrement sorti.

Malgré ce qui paroît résulter des

(*) Voyez Theodor. Zuingeri. *Fasciculus. Dissertat. Medicar. Select. &c. Dissert. 6. cap. 5. n° 1.*

(**) *Medicina Rationalis systimat. sec. 2, cap. 4. De dolore & spasmo Iliaco. obs. 2.*

(***) *Système des Fièvres & des Crises, pag. 72 & suiv.*

(****) *Rationis Medendi. pars 11. cap. 3. de Ilco Morbo, n° 3, 4 & 5.*

observations que nous venons de citer, plusieurs Médecins (*) ont redouté, & quelques-uns de nos jours redoutent encore l'usage du *Mercuré crud* dans la Passion Iliaque. Un corps pesant, disent-ils, ne doit-il pas augmenter l'inflammation plus ou moins sensible qui accompagne presque toujours cet état? L'obstacle placé souvent ou à l'extrémité des intestins grêles, ou dans les gros intestins, vers la fin du Rectum, &c. peut-il être surmonté par le poids du *Mercuré*, pris même en assez grande quantité, puisqu'une partie de ce minéral doit nécessairement s'arrêter dans les angles qu'on trouve si fréquemment dans le trajet des intestins grêles, sur-tout de l'Ileon, dans le sac formé par le Cœcum, &c. Cet obstacle n'est-il pas même souvent de nature à ne pouvoir être surmonté par la pression & la pesanteur du *Mercuré*? Souvent en effet, ou c'est une tumeur formée dans les membranes mêmes de l'intestin, dans la partie voisine du Mésentère, ou une callosité qui a fait dégénérer les parois de ce canal, ou bien un resserrement spasmodique, & plusieurs autres causes (**), qui tendent si fortement à diminuer le diamètre des intestins, qu'on a souvent de la peine à introduire un stilet dans l'anneau formé par la constriction. Comment dans

ce cas peut-on espérer que le *Mercuré* puisse procurer un passage aux matières accumulées au-dessus de l'obstacle, & dans une partie de l'intestin obligé de céder à cet amas, & qui a dû par cette raison tomber dans l'atonie. Aussi est-il assez fréquent de rencontrer les portions d'intestins qui se trouvent placées au-dessus de cette espèce de ligature, énormément dilatées. M. de Haen nous fournit lui-même, (***) ainsi que la plupart des observateurs, des exemples de ces contractions, & de ces dilatations alternatives. Ne pourroit-on pas demander à ce savant Médecin, si dans ces cas qui présentent le plus souvent les principaux accidens de la Passion Iliaque, il seroit avantageux & même sûr de recourir à l'usage du *Mercuré crud*? N'augmenteroit-on pas alors la dilatation & la surcharge des parties d'intestins qui ont été obligées de céder? La congestion devenue plus considérable par la présence d'un corps aussi pesant que le *Mercuré*, n'augmenteroit-il pas la disposition à la gangrène, terminaison ordinaire de ces maladies? L'ouverture des cadavres, si elle étoit plus fréquente, & faite avec plus de soin, ne confirmeroit-elle pas les soupçons que font naître les accidens qu'on a observés dans ceux auxquels on avoit donné le *Mercuré*

(*) Voyez Sydenham, *oper. Medicor.* tom. 1. Febr. contin. ann. 1661-64. pag. 45. & *Dolæi Encyclopædia Medica.* lib. 3. cap. 20. vers la fin.

(**) Voyez *Sepulchratum Boneti*, lib. 3. sect. 4. J. B. Fantoni, *Observat. Anatom. Medic.* &c.

(***) *Ratio medendi.* pars decima, cap. 3. lib. 1, 2, 3, 4 & *ibid.* pars undecima, cap. 5. & *tabulæ anat. ibid.*

crud, dans la vue de rétablir la communication qui doit exister entre toutes les parties du canal des intestins? (*) N'est-ce pas encore une plus grande témérité de s'en servir dans le cas d'un étranglement causé par une Hernie? N'est-il pas en effet plus à craindre alors qu'une partie du *Mercur*e arrivée à la portion d'intestin qui s'est glissée par les anneaux & les autres interstices que laissent les muscles du bas-ventre, n'augmente le gonflement, & n'accélère la mortification! (**) Peut-on se flatter d'ailleurs de rétablir la communication, si cette partie d'intestin a contracté des adhérences avec le tissu cellulaire, & les parties voisines, comme on fait que ce cas arrive fréquemment? Il en est de même, ajoutent-ils, de cette espèce de Passion Iliaque à laquelle les Anciens avoient donné plus spécialement le nom de *Volvulus*; parcequ'ils croyoient que l'intestin par de doubles replis, formoit un

véritable nœud. L'étude plus exacte de l'Anatomie en a fait voir l'impossibilité. Les ouvertures des cadavres ont montré en même temps que le canal intestinal renetroit quelquefois dans lui-même; une des portions de ce cylindre étant reçue dans la partie supérieure, ou dans l'inférieure. On a donc changé avec raison le nom de *Volvulus* en celui d'*Introsusception*; (***) mais à moins que l'*introsusception* ne soit accompagnée de constriction inflammatoire, elle n'est d'aucune conséquence. M. Haller, qu'il suffit de nommer, a trouvé souvent des *introsusceptions* de cette nature, qui laissoient passer librement l'air & d'autres substances. (****) Il en a vu de même se former dans les animaux vivans, & s'effacer avec la plus grande facilité. Nous en avons rencontré de semblables, sur-tout dans les enfans, sans qu'il y eût aucune marque d'obstacle, & sans que les symptômes qui avoient

(*) Voyez-en un exemple dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1737, (pag. 146.) on fit avaler à un homme attaqué de divers accidens, & sur-tout d'une constipation opiniâtre, ℞. de *Mercur*e *crud*. Le malade après ce remède fut saisi des plus vives douleurs; le ventre devint fort tendu. A l'ouverture qu'on fit de son corps après la mort qui survint le huitième jour, on trouva une tumeur située dans le Bassin, qui comprimoit le Rectum, & formoit l'obstacle: l'Ileon gangréné, le Cæcum & le Colon ouverts: les lèvres des ouvertures couvertes d'excrémens mêlés d'un grand nombre de globules de *Mercur*e; en secouant les intestins on faisoit tomber encore de grosses gouttes de ce minéral. *

* Voyez aussi deux Observations rapportées par M. Hevin dans ses *Réflexions sur la Gastrotomie*, pag. 226 & 232 du 2. tome des *Mém. de l'Acad. de Chirurgie*.

(**) Le *Mercur*e s'arrête aussi dans la portion dilatée qui est au-dessus de l'étranglement. Voyez les Observations de Chirurgie de M. le Dran, tom. 2. observ. 57. pag. 15.

(***) *Intestini introsusceptio, in vaginatio.*

(****) *Opuscula Pathologica*, observ. 27.

précédé la mort, indiquassent que la communication fût interrompue, ni qu'il y eût eu des douleurs. Ce n'est donc que par accident, ou par quelque autre cause qui s'y joint, que l'introsusception peut devenir dangereuse, & produire la Passion Iliaque. On en trouve effectivement quelquefois, dans lesquelles non seulement une grande portion des intestins, mais encore la partie voisine du Mésentère, (*) forme intérieurement un boulet si considérable, que bientôt l'inflammation & le spasme survenant, le passage se trouve fermé. Ce n'étoit vraisemblablement pas un *Volvulus* de cette dernière espèce, que guérit un Médecin d'Annonay, qui a communiqué ses observations à Riviere, (**) en faisant prendre à son malade ℥j. de Mercure éteint avec le Soutre, & enfermé dans une boule de cire, dont on vit sortir les fragmens par les lavemens qu'on donna au malade. Au moins ce ne fut pas ce remède qui procura la guérison, mais les autres secours employés. En effet, que pouvoit produire une si petite quantité, moins active même que le *Mercurus crud* ordinaire? Mais dans le cas d'introsusception, en la supposant accompagnée des accidens qui la rendent

dangereuse, peut-on espérer que le *Mercurus* rétablira les parois de l'intestin dans l'état où ils doivent être? On en sent d'abord l'impossibilité, si c'est la partie supérieure qui s'est engagée dans l'inférieure; si c'est le contraire, il faut alors que le *Mercurus* agisse par son propre poids sur toute la partie repliée du cylindre, ou du moins sur la plus grande portion de son diamètre, ce qui n'est pas facile à imaginer. Nous avons déjà parlé des inconvéniens du *Mercurus* arrêté à l'obstacle, comme capable d'augmenter la pression & l'engorgement. Mais n'y en a-t-il point d'autres à craindre? M. de Haen paroît convenir d'après (***) ce qu'Hoffman dit avoir observé que le *Mercurus* arrêté trop longtems dans le canal intestinal, peut causer des tremblemens & d'autres accidens; ce qu'il ne croit pas cependant, & il paroît que c'est avec assez de raison: car il paroît que c'est plutôt au *Mercurus* élevé en vapeurs, & à son entrée dans l'intérieur des vaisseaux, qu'est dû cet accident qu'on observe dans les Doreurs, & dans quelques autres ouvriers de ce genre: or le *Mercurus* arrêté dans les intestins, n'éprouve pas une chaleur assez forte pour produire cet effet. Il en est de même de son en-

(*) *Vellc. de Mutuo intestinorum ingressu*, parag. 12. *Lugd. Bat.* 1742. M. Haller, (*loc. citat.*) dit cependant en avoir vu dans lesquelles le Mésentère étoit compris sans qu'il y eût vestige d'inflammation.

(**) *Observationes communicatæ à Franc. Chomel, Medico annonænsi celeberrimo*, (à la fin des observations de Riviere.) observ. 1.

(***) *Rat. Medendi.* par. 11. cap. 3, n° 5.

trée dans les vaisseaux, ainsi que nous le dirons encore plus bas: (*) tout nous porte à croire qu'elle n'a pas lieu: mais le *Mercur* ne peut-il pas éprouver un tel changement dans les parties constituantes, qu'il devienne susceptible d'action? C'est ce qu'on a peine à concevoir, malgré quelques observations qui sembleroient le prouver: telle est celle qu'on trouve dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1736. Un homme auquel on avoit donné inutilement plusieurs onces de *Mercur* crud, pour remédier à des coliques, vomissemens, & à une constipation opiniâtre, mourut. On trouva que l'obstacle venoit d'un corps cartilagineux dans lequel étoit contenu un noyau de prune, & qui bouchoit l'entrée du rectum. On trouva en même temps dans plusieurs endroits des intestins grêles, une poudre noire, graveleuse, semblable dit-on, à l'*Æthiops* minéral, & mêlée avec quelques globules de *Mercur*. On trouva encore parmi beaucoup d'excrémens liquides, la même matière dans le colon, qui étoit fort dilaté: mais on ne voit tout au plus dans cet exemple qu'un *Mer-*

cur éteint par les liqueurs animales, insoluble d'ailleurs dans ces mêmes liqueurs, & peu capable par conséquent de nuire autrement que comme corps étranger. Est-il cependant bien certain que le *Mercur* crud ne peut rien fournir qui pénètre dans le torrent de la circulation? Les bons effets que quelques Médecins ont publié de son usage intérieur, ne paroissent-ils pas prouver qu'au moins quelques émanations de ce minéral sont capables de se mêler avec les liqueurs, & de causer des changemens salutaires dans l'œconomie animale? M. Pujati, Médecin de Porto-Navone en Corse, prétend l'avoir donné avec grand succès contre la goutte, contre la cachexie, & quelques autres maladies du même genre. (**) Un Médecin Anglois, nommé Thomas Dovar, s'étant avisé de donner un livre qu'il intitula: *Legs d'un ancien Médecin à sa patrie*, y préconisa beaucoup l'usage du *Mercur* crud, pris à jeun tous les matins, à la dose de $\frac{z}{j}$. contre les maladies du Poumon, le Rhumatisme, le Calcul des reins, &c. (***) On vit bientôt à Londres cette pratique devenir à la

(*) M. Velse, dans la dissertation que nous avons déjà citée, (parag. 43.) rapporte que Boerthave dont il avoit été le disciple, citoit dans ses leçons l'observation d'une jeune fille qu'il avoit vue, laquelle après l'usage qu'elle avoit fait du *Mercur* crud, pour détruire les vers dont elle étoit incommodée, avoit eu une fièvre putride, avec l'haleine fœtide, & ulcération de gencives: mais ce fait dénué de tout autre détail, ne nous paroît pas détruire ce que nous venons de dire, & rien n'est moins prouvé que l'action du *Mercur* dans cette occasion. Combien d'autres causes ont pu produire ces accidens?

(**) *Decas rariorum Medicarum observationum*, 1737. litter. O. parag. 51 & suiv.

(***) Voyez Astruc, de *Morbis venereis*, tom. 2, lib. 9. pag. 1086, & les Mémoires de la Société d'Edimbourg, tom. 2, pag. 481.

mode,

mode, comme nous avons vu il y a quelques années l'eau de Goudron, dont l'usage étoit si fréquent & si vanté à Paris. Mais comme ce n'étoit qu'une affaire de fantaisie, ce goût pour le *Mercur* passa bientôt à Londres, pour venir à Edimbourg, (*) où plusieurs personnes en prirent jusqu'à $\frac{3}{4}$ ij. On publia en même temps que ceux qui en avoient fait usage, noircissoient les bijoux d'or qu'ils portoient sur eux, & qu'ils rendoient une partie du *Mercur* par les urines. Les membres éclairés qui composoient la société de Médecine de cette ville, en rapportant cette phrénésie, se contentent de dire qu'ils n'ont point remarqué que les évacuations sensibles fussent augmentées. C'est pourtant le seul effet, (du moins

par les selles,) qu'on puisse raisonnablement attendre du *Mercur crud*. Rien ne prouve qu'il s'introduise dans le torrent de la circulation. M. Pujati, grand partisan du *Mercur crud*, ainsi que nous venons de le dire, convient (**) que quelques recherches qu'il ait faites, il n'a jamais pu trouver un atôme de *Mercur* dans les urines de ceux qui en avoient fait usage; c'étoit le seul moyen de convaincre d'un fait dont les notions les plus simples doivent faire douter.

On voit cependant que depuis quelques années, on a cru reconnoître de nouvelles qualités dans le *Mercur crud*. On l'a employé comme fébrifuge, (***) & peu s'en faut qu'on ne le préfère au quinquina, qu'on avoit soin pourtant

(*) Voyez les mêmes Mémoires, tom. 3, pag. 475.

(**) Voyez l'ouvrage déjà cité, Decas, &c. parag. 30.

(***) *Dissertatio Historico-Epistolaris ad Clar. Beccarium quâ Epidemicæ Febres in Lucensis domini pagis grassantes, describuntur, nec non Mercurii ac Peruvianii corticis usus in earum curatione subjicitur*, &c. à Joseph Benvenuto, D. M. Lucence, Lucæ, 1754. in-8. Voyez sur-tout les parag. 44 & suiv. Nous sommes très-éloignés de former aucun doute sur les succès que M. Benvenuti, Médecin éclairé, assure avoir obtenus par l'usage du *Mercur crud*, dans les fièvres qui attaquent les habitans du territoire de la République de Lucques: nous remarquons seulement qu'il parle de Fernel, Baillon, Ramazzini, & de quelques autres Auteurs, comme ayant reconnu la vertu fébrifuge du *Mercur*, quoique Fernel, par exemple, rapporte seulement l'observation d'un Orfèvre, (de *Luis venereæ curatione*, cap. 7, pag. 590.) qu'il prétend que la vapeur du *Mercur* qu'il employoit souvent, avoit réduit dans une espèce d'imbécillité; il parle encore des accidens mortels qu'il avoit observés dans ceux qui avoient fait usage du *Mercur*: il dit à cette occasion qu'on n'avoit pu remarquer aucune espèce de fièvre dans ces malades, jusqu'à leur mort; ce n'est pas reconnoître dans le *Mercur* une vertu fébrifuge. Ramazzini dit à-peu près la même chose: (de *Morbis artificum*, cap. 2.) il ajoute à la vérité: *An ergo quid febrifugi latet in Hydrargyro?* Mais on pourroit faire la même question sur le Plomb. Il est en effet très-rare, pour ne rien dire de plus, qu'on apperçoive de la fièvre dans ces coliques terribles qui sont dues à ce métal. Quelle différence d'ailleurs ne sent-on pas entre le *Mercur* introduit sous la forme de vapeurs ou sous la forme saline, par quelque voie qu'on le fasse pénétrer dans l'intérieur de l'habitude du corps, & cette même substance minérale prise sous sa forme naturelle insoluble, n'agissant tout au plus que par son poids, &c.

de lui joindre, ainsi que l'électuaire lénitif, lorsqu'on vouloit lui assurer la vertu purgative. Nous n'en dirons pas davantage sur cet article, qu'on trouvera peut-être déjà trop étendu: mais nous avons cru qu'il pouvoit être intéressant de rapporter au moins historiquement ce qui concerne un point de pratique sur lequel il paroît qu'on a varié, & qu'on varie encore beaucoup. Il paroît au moins résulter de ce que nous avons exposé sur l'usage du *Mercuré crud* dans la Passion Iliaque, & dans les maladies qui en approchent: que ce remède qui peut être quelquefois utile, demande & la sagacité, & les lumières éclairées du Médecin qui l'emploie, & qu'il y a beaucoup de cas où loin d'en tirer les avantages qu'on en attend communément, il ne peut être que dangereux, surtout employé trop tard.

Nous finissons en examinant une autre manière d'employer le *Mercuré crud*, qui consiste à faire bouillir ce minéral dans l'eau, ou plus souvent encore à se contenter de le laisser un certain espace de temps dans ce fluide; c'est ce qu'on nomme vulgairement, quoiqu'assez improprement, *Eau de Mercure*. Cette eau destinée principalement à remédier aux incommodités que causent les vers qu'on prétend qu'elle fait mourir, & qu'elle

chasse ensuite hors du canal intestinal, a été célébrée & presque regardée comme un spécifique anti-vermineux, par plusieurs Médecins de la plus grande réputation, Horace Augenius, qui a pratiqué la Médecine avec succès dans le seizième siècle, à Turin & à Padoue, où il est mort Professeur en 1603, écrit (*) que les bons effets qu'il avoit remarqués constamment de cette eau qu'il préparoit en laissant le *Mercuré* dans l'eau de chien-dent ou dans le vin, l'avoient engagé à en avoir toujours chez lui de prête. D'autres emploient la formule décrite par Bates. (**) Elle consiste à faire macérer pendant deux heures ℥j. de *Mercuré* bien purifié dans ℥iv. d'eau de chien-dent, & autant d'eau de pourpier, &c. C'est cette préparation que Baglivi assure lui avoir si bien réussi contre les vers (***). Lentilius qui convient que le *Mercuré crud* ne communique ni saveur ni odeur au liquide dans lequel on l'a laissé en macération, prétend cependant qu'en le battant dans l'eau ou dans la bière, il devient un anthelmin-tique assuré: *Experimento*, dit-il, *aliquoties à nobis facto* (****). M. Vandoeren, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité (*****), dit que par l'usage de la décoction de *Mercuré*, prise seulement à la quantité de deux bouteilles, il a vu

(*) *Epistol. & Consilia Medicinalia*, lib. 11. Epistol. 1 vers la fin.

(**) *Pharmacopea Bateana*, pag. 14. sous le titre d'*Aqua Vermifuga*.

(***) *Non datur*, dit cet Auteur, *præstantius pro fugandis vermibus, hoc remedio*. *Prax. Medic.* lib. 1. de *Lumbricis puerorum*.

(****) *Jatromnemata Medico Præctica*. Schol. ad cap. 5, pag. 16.

(*****) *De Vermibus intestinalibus*, pag. 71.

fortir du corps d'un enfant deux vers ronds & fort grands. D'après ces témoignages, & plusieurs autres que nous pourrions citer en assez grand nombre, il paroît difficile de former aucun doute sur la vertu anthelmintique de l'eau dans laquelle le *Mercur*e a séjourné. Comment en effet concevoir qu'un grand nombre de Praticiens, dont la plupart étoient éclairés, ait pu s'abuser au point de ne pas distinguer les effets du hasard, ou plutôt du mécanisme de la nature, peut-être ceux de l'eau simple, d'avec ceux qui sont dûs à la substance sur laquelle ils comptoient le plus? L'observation seroit-elle un guide si peu sûr pour juger de l'action des remèdes qui ne sont qu'altérans? Cependant lorsqu'on fait attention que de l'aveu même de ceux qui ont le plus employé ce remède, le *Mercur*e ne perd pas un atôme de son poids, quelque long que soit le temps qu'il ait séjourné dans l'eau, & quoiqu'on l'ait agité dans ce liquide, qu'on ait même employé l'ébullition; on a beaucoup de peine à concevoir que cette liqueur puisse se charger de quelques parties capables de produire les effets qu'on dit avoir observés: Ermuller avoit déjà douté beaucoup de l'utilité des nouets de *Mercur*e & d'Antimoine qu'on ajoute aux décoctions. (*) Vanhelmont avoit pensé de même: on a répondu à la vérité que les émanations que fournissoit le *Mer-*

cure, étoient presque insensibles, qu'elles étoient en même temps si subtiles & si légères, que leur perte ne paroïsoit rien diminuer du poids de cette substance minérale: mais outre qu'on a de la peine à concevoir l'existence de cette espèce d'esprit recteur, dans une substance minérale de la nature du *Mercur*e, il devoit y avoir à la longue, une perte au moins de quelques grains, & l'on sait qu'on peut le laisser sous l'eau pendant des années entières, sans qu'on puisse y remarquer aucune diminution. Les expériences exactes de M. Menghini, Académicien de Boulogne, achèvent de montrer avec évidence combien paroît peu fondée l'opinion de ceux qui pensent que l'eau qui a séjourné sur du *Mercur*e crud, contient quelques parties de cette substance minérale. M. Menghini (***) a mis des médailles d'or dans ℥ ij. d'eau dans laquelle il avoit fait macérer du *Mercur*e, sans que la couleur de l'or ait été altéré en rien. L'expérience a été la même lorsqu'il a mis les pièces d'or dans une eau dans laquelle il avoit fait bouillir fortement le *Mercur*e. Ayant fait évaporer jusqu'à siccité, & dans le même temps ℥ ij. de l'*Eau Mercurielle*, & pareille quantité d'eau pure, les produits ont été les mêmes, c'est-à-dire, qu'il a retiré des deux gr. ij. de matière qui paroïsoit salino-terreuse. Il en a été de même en se servant de l'eau de

(*) Notes sur la Pharmacopée de Schroder, lib. 2, cap. 20.

(**) Commentarii Bononiensis instit. & Acad. tom. 2. pars altera, pag. 118 & suiv.

chiendent simple, & de la même eau dans laquelle il avoit laissé le *Mercur*e pendant plusieurs mois, ayant soin de l'agiter très-souvent. Enfin il a distillé ℥ iv. de *Mercur*e avec ℔ ij. d'eau de pluie, & il a observé que pourvu qu'on ne pousse pas le feu trop fort, & qu'on distille lentement, il ne passe pas un atôme de *Mercur*e. Mais si on pouvoit trop le feu sur la fin,

alors le *Mercur*e passe en vapeurs; & le résidu diminue de poids. C'est cette faute d'attention qui a causé l'erreur de Pezoldt, qui rapporte dans les Mémoires des curieux de la nature, qu'en distillant plusieurs fois de l'eau avec du *Mercur*e, la première se charge de ce minéral, & qu'on ne retrouve plus le même poids. (*)

(*) La crainte d'être trop long & de nous écarter de notre objet, nous empêche de parler d'une opération longue & pénible par laquelle on obtient, en triturant continuellement pendant plusieurs jours le *Mercur*e dans l'eau, une poudre de couleur cendrée, dans laquelle en continuant toujours de triturer, on prétend qu'on peut réduire tout le *Mercur*e employé. Voyez les Expériences de M. Mongold, in *Actis Acad. Moguntinae*, tom. 1, pag. 243 & suiv. Voyez aussi *Acta nova Physico-Medica*, vol. 11. Appendix, de *Viribus Hypnoticis à minerali regno haud alienis*. parag. 10 & suiv.

OR MUSIF,

Plus communément

OR MOSAIQUE.

Aurum Musivum seu Mozaicum.

℥. Etain.	P. ℔ ij.
Fleurs de Soufre.	P. ℥ vij.
Sel Ammoniac.	} à à P. ℔ β.
Mercure purifié.	

Faites fondre l'Etain; lorsqu'il sera fondu, ajoutez le *Mercur*e: le mélange étant refroidi, mettez-le en poudre, & ajoutez alors le Soufre & le Sel Ammoniac. Mêlez bien le tout ensemble, & faites-le sublimer dans un matras. Vous trouverez l'Or Mozaïque sous ce qui s'est sublimé, & quelques parties féculentes dans le fonds.